

DHAMMAPADA

Les dits du Bouddha



Le Dhammapada (sanskrit : Dharmapada), qui peut se traduire par *stances du Dharma* est, dans le canon bouddhique pâli, un livre exceptionnel, le recueil des discours et instructions que le Bouddha a donnés en différentes occasions.

Ces aphorismes, dépouillés de toute formulation accessoire, incisifs, denses et profonds, sont très précieux pour qui veut accéder à la compréhension de l'enseignement direct du Bouddha. Le Dhammapada est en quelque sorte un condensé, un compendium, la quintessence du Dharma du Bouddha.

Peinture 18^e siècle. Photo Lavaud / Artephot



ISBN 2-226-06274-2

 SAGIM - Livry-Gargan

VOLUME D

DHAMMAPADA

Les dits du Bouddha

*Original Pāli traduit et commenté
par le Centre d'études dharmiques de Gretz*

Albin Michel

HOMMAGE

Dans le Canon Pāli, la corbeille des Suttas ou Suttapitaka comprend cinq recueils de Suttas.

Le *Dhammapada* est la seconde partie du cinquième recueil ou recueil des « morceaux courts » : le *Khuddaka Nikāya*.

Le *Dhammapada* mérite une extrême attention car il est le plus beau et le plus riche des recueils en stances poétiques du Canon Pāli.

« Celui par qui on connaît le Dhamma enseigné par le Pleinement Eveillé, on doit assidûment le révéler comme un Brāhmane révère le feu du sacrifice. »

Hommage à PRAJÑĀNANDA
car il nous l'a enseigné.

INTRODUCTION

Le Dhammapada (Sanskrit : Dharmapada), qui peut se traduire par « stances du Dhamma », est, dans le Canon bouddhique Pāli, un livre exceptionnel. En effet, il consiste en un recueil de stances extraites des Suttas, les discours et instructions que le Bouddha est censé avoir donnés en différentes occasions. Les Suttas ont pour analogues les Sūtras du Canon Sanskrit.

On comprendra aisément que ces aphorismes, dépouillés de toute formulation accessoire, soient incisifs, denses, profonds et, par conséquent, très précieux pour qui n'a pas la possibilité d'accéder à l'étude complète des Suttas, de lecture et de compréhension difficiles. Le Dhammapada est en quelque sorte un condensé, un compendium, une quintessence du Dhamma du Bouddha.

On sait que le mot Dhamma, Dharma en Sanskrit, de la racine *dhṛ*, porter, supporter, a de multiples significations. Dans le cas présent, pour obtenir un équivalent approché en français, il faut traduire par

doctrine, loi, ou mieux, norme. Le Dhamma est le « corps de doctrine » attribué au Bouddha et énoncé dans les Suttas et les Sūtras.

Notre travail s'appuie sur un original Pāli, édité avec sa traduction anglaise par le Vénérable Mahā Thera Nārada dont nous avons été le servant pendant son séjour en Europe en 1951. La traduction française serre d'aussi près que possible le sens des mots Pālis ; nous avons été aidés en cela par Mme Renée Joly, professeur de lettres, qui a éclairé certains termes par leurs parallèles grec et latin.

Toutefois, il serait préférable d'avoir une compréhension directe du texte Pāli. Ceux qui voudraient le connaître devraient d'abord le mémoriser, le réciter correctement pour, ensuite, comprendre. La récitation, la mémorisation sont relativement aisées, car le Pāli est très rythmé et facile à psalmodier, comme toute langue « sacrée ». A défaut, une traduction ne transmettra jamais de façon satisfaisante le sens des mots : il faudrait presque toujours une périphrase ou une explication étymologique pour bien saisir le sens, et les textes en seraient considérablement alourdis. C'est pourquoi nous avons tenté ici une traduction quasi littérale, en essayant, dans les commentaires, d'éclairer le mieux possible les mots clés.

Il est saisissant de constater que les langues dites vivantes ne peuvent transmettre la subtilité des anciennes notions, fondamentales dans ces langues appelées « mortes » mais qui demeurent des canaux transmettant de façon exacte et inchangée le « corps de doctrine » du Bouddha.

Nous aurions aimé donner également les commentaires canoniques, mais le travail aurait été énorme et impubliable. Pourtant, connaître les circonstances dans lesquelles furent prononcées ces stances est très intéressant, quelques-unes des ces histoires sont très savoureuses !

Dans les commentaires de notre cru, nous essayons d'expliquer le sens de certaines stances (car la traduction seule pourrait conduire à l'erreur) et aussi de rappeler quelques notions canoniques, parfois esquissées dans le texte par un simple mot, voire une allusion. Autrement dit et suivant notre ligne de conduite, nous avons voulu rattacher les notions essentielles données dans le Dhammapada à la structure générale du Dharma, sans laquelle tout espoir de compréhension est vain. Pour nous, il y a le Dharma et ses diverses formulations, il y a les pratiques adaptées à chaque peuple, à chaque race, à chaque temps et à chaque lieu, et même à chaque individu. Il y a, pourrait-on dire, un bouddhisme par bouddhiste, ce qui traduit la parfaite adaptabilité idiosyncrasique du Dharma, son premier et son plus grand titre de gloire. Avant l'« accès » au Nirvāṇa, à la totale exsufflation des agrégats individuels ou personnels, il n'y a que formulation en essentialité relative (*samvṛtti satya*). Mais, par l'Éveil et le développement de la Connaissance transcendante, cette Connaissance non discursive, non formulable, « donc non sujette à discussion, interprétation ou querelles d'écoles, il peut y avoir accès » à l'Essentiel absolu (*Paramārtha satya*).

Selon ce qui nous a été transmis et selon notre propre expérience, le Dharma est le « support » de l'ascèse qui a conduit le Bouddha à son Éveil.

Respecter l'éthique comme base de l'entraînement, pratiquer les techniques de concentration avec ardeur, et enfin essayer de voir profondément, de connaître en ultime gnose, par Prajñā, la Connaissance transcendante, mère de la Bodhi et des Bouddhas, de l'Éveil et des Éveillés, voilà la Voie du Bouddha.

Pour confirmer ces propos, disons que le Dhammapada est très estimé de toutes les écoles ; c'est vraiment un document de base.

Voici l'introduction à l'édition ceylanaise par le docteur Cassius Pereira, qui devint le Bhikkhou Kassapa :

« Si j'avais à nommer un livre parmi le Tipitaka (Canon Pāli) entier comme ayant été du plus grand service pour moi, je choiserais sans hésiter le Dhammapada. Et il va sans dire qu'à mon idée, c'est le meilleur livre de toute la littérature du monde. Pendant quarante ans, il a été mon compagnon constant et jamais il n'a failli à me donner réconfort dans quelque ennui ou chagrin que ce soit. »

Précisons que nous tenons en haute estime le docteur Cassius Pereira qui a remis en honneur l'extraordinaire technique d'Ānāpānasati, la Vigilance remémoratrice appliquée à l'inspiration et à l'expiration.

On pourra peut-être s'étonner du style rude de la traduction, et de l'emploi de néologismes et d'expres-

sions peu courantes. C'est que nous avons voulu, encore une fois, rendre au plus près le sens de l'original Pāli. De même, on trouvera dans les commentaires beaucoup de répétitions ; mais ne sont-elles pas la base de la pédagogie ?

CENTRE D'ÉTUDES DHARMIQUES
GRETZ

AVERTISSEMENT

Le Bouddha n'a rien écrit. Il enseignait par oral, il « prêchait » (c'est-à-dire montrait). Après sa mort, comme il l'avait lui-même prévu, le Dharma s'est déformé au cours des temps. La langue qu'il utilisait pour enseigner devait certainement être le māgadhī, langue vernaculaire de la région qu'il parcourait : le Māgadha. Cette langue est un *prakrit* (imparfait, vulgaire) dérivé du Sanskrit (parfait). On suppose qu'avec les érudits de son temps, le Bouddha, lui-même très instruit, employait le Sanskrit, langue n'ayant jamais varié et d'une subtilité si profonde que ses dérivés n'ont pu, semble-t-il, accéder à une telle profondeur. Les textes rapportent qu'après sa mort, un concile fut réuni, où des Bhikkhous (ascètes sans foyer vivant d'aumônes) récitèrent « par cœur » ses instructions. Ananda, son cousin et serviteur, aurait ainsi récité tous les Suttas, ce qui suppose une mémoire extraordinaire, invraisemblable !

Pendant trois cents ans environ, les Suttas furent donc mémorisés et transmis en māgadhī. Après une

famine où les Bhikkhous avaient craint de disparaître, le Dharma fut fixé par écrit dans une langue proche du māgadhī : le Pāli. Ce n'est qu'en 360 (environ !) après la mort du Bouddha qu'apparaît le Canon Sanskrit, caché jusque-là, dit-on, par crainte d'incompréhension. Il est permis de penser que, malgré des ajouts et des interprétations, les termes principaux du Canon Pāli étaient compris profondément, d'autant qu'à Ceylan, par exemple, ce Canon avait été précédé du Canon Sanskrit.

Lorsque les Européens arrivèrent à Ceylan à la fin du XIX^e siècle, le Dharma n'y était plus guère pratiqué ni compris, et c'est le colonel Olcott (de la Société théosophique) qui rédigea un « catéchisme bouddhique » (!). Ces Européens, écoutant sans doute des Bhikkhous qui ne surent ou ne purent donner une traduction correcte des mots Pālis, ont colporté en Europe, puis dans tout le monde occidental, un Dharma affadi contenant tant d'altérations qu'il en est demeuré perverti. Comme personne aujourd'hui ne remet en question ces versions « officielles » erronées, la prédiction de disparition du Dharma faite par le Bouddha se vérifie !

Curieusement, aucun des traducteurs « spécialistes » du bouddhisme n'a songé à rechercher l'étymologie Sanskrite du Pāli, ce qui aurait permis de rétablir assez facilement le sens véritable des termes, les langues occidentales et le Sanskrit étant indo-européennes, donc proches par des racines communes. Pis encore, lorsque fut ensuite traduit le Canon Sanskrit, les mots clés du Dharma ont été affublés des sens fautifs ou affadis des traductions Pālies !

Un exemple gravissime de ces erreurs est donné par le mot Sanskrit *Prajñā* (prononcer *pratgniâ*) qui a donné en Pāli *paññā* (prononcer *pagniâ*). Les Anglais l'ont traduit par *wisdom* que les Français, bien sûr, ont rendu par «sagesse» (ou «sapience», le même mot mais plus... précieux). Or, *Prajñā* se compose du préfixe *PRA*, que l'on retrouve en grec et latin avec *PRO* (en avant), et de la racine *JÑĀ* que l'on retrouve, par exemple, dans le grec *gnōsis* (connaissance), le latin *gnārus* (qui connaît par l'intellection) ou (*g*)*noscere* (apprendre, chercher à connaître). Donc, *Prajñā* est une connaissance «en avant», «au-delà» de la connaissance intellectuelle, dialectique (résultant de l'activité neuronale et synaptique du cerveau). Hélas! en Occident, il n'existe aucune notion, aucun mot, même approchant, susceptible de rendre la notion Sanskrite de *Prajñā*. L'expression la meilleure est due à Alexandra David-Neel (et nous lui en rendons hommage), qui a donné «Connaissance transcendante», transcendant la connaissance dialectique, discriminative (Sanskrit : *viññāṇa*, voir ce mot plus bas). L'ascèse du Dharma repose tout entière sur l'Éveil et le développement de la *Prajñā*; l'ignorer et ignorer le sens véritable de ce mot ne pourrait conduire qu'à l'échec celui qui voudrait s'engager sur le sentier dharmique.

Quelques autres exemples de ces déviations peuvent être cités :

— *Citta*, fautivement traduit par «pensée» ou

« esprit », est exactement le « cœur » ; cœur psychologique, bien entendu, dont on trouve encore quelque trace dans des expressions comme « faire de tout son cœur », « avoir du cœur à », « de bon cœur », etc. Chinois, Coréens et Japonais ont d'ailleurs exprimé citta par l'idéogramme « cœur » ; le concept existe en Yoga, avec le chakra *anahāta* : le son non frappé ; dans le Tao, avec le « *tan t'ien* du milieu »... Notion quasi perdue en Occident, le citta peut être défini comme le « centre » d'un triple impact psychologique :

- l'impact des pulsions subconscientes (les *āsrava*, ou « purulences »),
- l'impact des activités du système nerveux (principalement les activités dites supérieures, intellectuelles, du *vijñāna*),
- l'impact de la Connaissance transcendante, la Prajñā.

Lorsque les deux premiers impacts sont arrêtés, le citta est immobile, reste la Connaissance transcendante, totale.

— *Smṛti* (Pāli : *sati*) est généralement rendu par « attention », qui ne convient pas. La racine est SMER : souvenir, mémoire. La notion de *smṛti* combine les sens de vigilance, rappel, prise de conscience, lucidité... Ce n'est pas seulement une observation vigilante et appliquée, c'est en même temps le rappel constant des caractéristiques du phénomène observé et de l'observateur : impermanence, insatisfaction, vide de nature propre. Une vigilance limitée à une simple attention aux corps, gestes, sensations, activités mentales et états de conscience rend impossible l'accès à la « vue » de

la vacuité, d'abord vacuité-telléité (*śūnyatā-tathatā*), puis totale vacuité (*atyante śūnyatā*). Smṛti peut donc être rendue par « vigilance remémoratrice », expression lourde mais stimulante.

— *Vijñāṇa* est souvent traduit par « conscience ». C'est une grave erreur puisque ce mot vient du latin *scire*, savoir, alors que *vijñāṇa* est formé avec JÑĀ, connaissance. *Vijñāṇa* est donc une connaissance pratique, appliquée, connaissance des choses par la séparation, la distinction, le classement, la discrimination (VI), c'est une « connaissance discriminative » qu'il s'agit de faire taire pour laisser place à la Prajñā.

— *Vipaśyanā*, en Pāli : *Vipassanā*, a suggéré des traductions plus ou moins fantaisistes : inspection, intuition, discernement, intellection. En fait, ce mot signifie une « vue profonde » des choses telles qu'elles sont (impermanentes, insatisfaisantes et sans essence), vue qui résulte de l'Éveil et du développement de la Connaissance transcendante (Prajñā). Elle peut surgir dans des circonstances banales, mais un entraînement (*bhāvanā*) tel que *Ānāpānasati* favorise ce surgissement et ce développement. La vue profonde ne devient totale et irréversible qu'avec l'abandon complet (*patinissaga*), le *citta* étant alors *acala*, immobile.

Traduire risque d'appauvrir le sens. Ainsi, pour désigner l'ascète parvenu au sommet de l'ascèse, celui dont la Connaissance transcendante est au plus haut, connaissant ainsi l'au-delà des phénomènes, l'Absolu, le transcendantal, la totale vacuité et la vacuité-telléité, le Sanskrit (le « parfait ») a les mots suivants :

— *medhāvi, sumedho* (qui, en passant par le grec, a donné « mathématique »), le savant, l'intelligent ;

— *dhīra* (racine *dhī*), le ferme, le stable, invariable, solide ;

— *pandita*, l'érudit, le connaisseur des textes dont il a compris la profondeur métaphysique, l'au-delà des mots ;

— *muni*, le silencieux ;

— *ṛṣi* (prononcer *riṣi*), celui qui est doué de pouvoirs de pénétration intuitive, l'inspiré, l'anachorète.

Le français n'a qu'un seul mot pour traduire cette variété de caractéristiques : « sage » ! C'est pourquoi il faut bien prendre garde lorsque l'on utilise les traductions de non-bouddhistes, non-dharmacārin, qui ne cheminent pas sur la voie du Dharma. Les termes qu'ils emploient peuvent conduire à l'incompréhension.

Nous avons déjà signalé ce danger avec *citta*, dont le sens originel, « cœur », désigne aussi les émotions (les *saṃskāra*) et *Prajñā*, que nous traduisons par : Connaissance transcendante, Intuition métaphysique. Et l'on pourrait citer bien d'autres corruptions, par exemple *pāramitā*, où *pāram* = au-delà, *itā* = aller, d'où le véritable sens : aller au-delà, et qu'un érudit a traduit par « vertu » ! De même, on trouve très souvent « réel » ou « réalité » pour l'Absolu (dans l'expression « réaliser » le Nirvāṇa !). Étymologiquement, la racine de réalité est le latin *res*, la chose, donc réalité veut dire « choséité », le caractère, la qualité d'une chose en tant que telle — en Sanskrit, *tathatā*, la telléité, abusivement traduit par « absolu » !

C'est pourquoi la discrimination originelle que fait le Sanskrit nous est précieuse. Les termes Pālis correspondants retrouvés dans le Dhammapada sont : *medhāvi*, *sumedho*, *dhīra*, *paṇḍito*, *muni*, *isi*. Nous les avons donnés entre parenthèses après le mot « sage », dans notre traduction des versets.

La diversité des cœurs (*citta*), et donc des ascèses, montre que chaque existence humaine peut accéder au Transphénoménal, à l'extinction de l'ego, par différentes qualités du *citta* :

— le *medhāvi*, l'intelligent, le subtil, s'appuiera sur la connaissance dialectique, par exemple les mathématiques, la physique, qui pourront le conduire à la connaissance profonde des phénomènes : *śūnyatā*, *tathatā*, vacuité-telléité ;

— le *paṇḍito*, l'érudit, avancera par la connaissance des textes, des langues, la signification des mots, pour passer, évidemment, au-delà des mots et des expressions ;

— le *ṛsi* ira directement au transcendantal, son intuition étant vive et profonde ;

— le *dhīro* est l'ascète inébranlable, quoi qu'il arrive, quelle que soit l'influence des autres, des phénomènes ;

— le *muni* est l'ascète silencieux et solitaire, demeurant en solitude, loin des influences du monde.

Mais, bien entendu, ces qualifications ne doivent pas être considérées comme isolées, ce sont des dominantes. Il est évident que le *medhāvi* doit être ferme, silencieux au possible, connaître les textes ; et tous les

autres doivent cultiver ces qualités, mais seulement dans la mesure du possible, car certains ne pourront jamais connaître parfaitement les textes, ou analyser, connaître intimement, mathématiquement les phénomènes, ou encore, demeurer longtemps solitaires, etc.

Il y a plusieurs anecdotes dans les Écritures, au sujet de Bhikkhous incapables de retenir, de mémoriser les textes, paraissant quasi stupides, mais qui deviennent finalement des Arahats, « éteints », le plus haut degré de l'ascèse dharmique (le Bhikkhou et les quatre vers, le Bhikkhou et les chaussures, le Bhikkhou et les techniques, celui qui s'ennuie, celui qui a besoin d'une « non-technique »).

<http://www.le-livre-de-l-unite.net>